

**« La maîtrise générale des membres du corps et la capacité de résistance dans ses divers mouvements sont les points que comprend l'éducation physique élémentaire. »**



## Du « doigté » ou les 18 « gros moyens » ?

Souvent on préférerait détourner le regard. Nous profitons d'une journée pluvieuse pour aller voir un musée et nous occuper pour une fois, non pas de peinture, mais d'artisanat. Dans les vitrines on trouve des objets tissés délicats, ce sont des ornements de qualité, fins comme des filaments d'or, on nous signale pourtant qu'il s'agit de paille ! Quelles mains agiles avaient donc ces hommes, ces femmes, ces enfants-là ! Oui, il vaudrait mieux détourner le regard pour ne pas voir combien les merveilleuses inventions techniques du présent nous rendus faibles, incapables et malhabiles. Pestalozzi avait raison : l'habileté ou dextérité ne se développe qu'en l'exerçant. C'est particulièrement évident dans le domaine des habiletés manuelles. Les conquêtes techniques ont peu à peu soustrait aux habitants des pays riches d'Occident leur habileté manuelle. Tout semble devenu si simple, on ne doit plus bouger un doigt ! Cependant, ce confort a son prix et c'est la perte de notre dextérité manuelle, de notre « doigté ».

Depuis un certain temps déjà, sous l'influence de Pestalozzi, l'école a accepté le rôle de développer les habiletés manuelles de l'enfant. Par exemple, en Suisse (le cas que je connais le mieux) les garçons apprenaient d'abord – dans les « classes d'habiletés manuelles » comme on les appelait à l'époque – à manier le papier, les ciseaux, l'onglet et le canif ; par la suite : la scie, la perceuse, la brosse à poncer et le rabot du menuisier. Parfois, pendant la leçon, les garçons pouvaient limer, poncer, polir, marteler ou souder ; alors que les filles, au long de leur scolarité, faisaient un apprentissage de couturières et de modistes. Les plus habiles étaient capables, à la fin de leur scolarité, de se faire leurs propres

habits. Elles connaissaient également toute sorte de points de tricot, de crochet et de borderie. Et comme si cela n'était pas assez, elles apprenaient aussi à cuisiner, à aménager une chambre, à faire les travaux domestiques. On attachait plus d'importance à la formation pratique des filles qu'à celle des garçons. En plus de leur éducation scolaire, elles recevaient une sorte de seconde et même de troisième formation, en somme : une formation professionnelle combinée aux tâches domestiques. Les maîtresses d'école acquerraient, dans des séminaires spécialisés, la formation adéquate pour exercer leur profession.

Mais tout cela n'est que du passé. L'éducation – selon le sexe de l'enfant – n'est plus actuelle, car la situation économique qui, au dix-neuvième siècle justifiait l'organisation d'une formation pratique pour la vie, a totalement changé. Pour des raisons économiques, un jeune de nos jours ne doit plus savoir tricoter des chaussettes ou des pulls, coudre des chemises, raccommoder des pantalons, faire des boîtes en carton ou construire des rayonnages comme un menuisier. Ces spécialisations ont été remplacées par d'autres. Aujourd'hui, les garçons et les filles doivent apprendre les mêmes choses et les objectifs dans les leçons de travaux manuels, travaux textiles et d'économie domestique ont subi des modifications et des ouvertures. Cependant, on a surtout raccourci le temps qui était généralement destiné aux activités manuelles et pratiques – en particulier pour les filles.

Ceci ne va pas sans conséquences. Il est vrai qu'aujourd'hui encore beaucoup d'enfants savent tricoter, mais juste quelques uns ont acquis l'habileté nécessaire pour pouvoir employer cette habileté dans leur vie réelle. Mais qu'importe ! Ils savent au moins que le tricot existe et ils ont une idée de comment on s'y prend. C'est vrai que la palette d'occupations manuelles dans les écoles est désormais plus vaste, cependant, le niveau de dextérité acquis dans chaque technique est bas. La raison est simple : les enfants devraient passer beaucoup plus de temps à pratiquer sérieusement chaque chose pour atteindre le niveau de doigté souhaité. Mais bien entendu, ceci peut sembler ennuyeux à tout enfant gâté qui ne veut pas consacrer le temps nécessaire à faire la même activité et qui exige alors un changement constant d'occupation.

On s'aperçoit parfois que des ateliers, parfaitement équipés pour travailler le bois, sont peu utilisés et qu'ils se détériorent. Ils sont le symbole de la crise du travail manuel. C'est évident et inévitable, puisque la pression économique a détruit la véritable raison qui pouvait justifier une formation manuelle bien faite. La question clé que nous devrions nous poser c'est :

Qu'est-ce qui pourrait alors justifier encore de nos jours les cours de travaux manuels ou pratiques ? Moi, j'en vois trois :

La *première*: Si la technique a, en effet, soulagé l'être humain du poids de ses travaux physiques, et que l'homme peut désormais gagner son pain en moins de temps, un nouveau problème semble avoir surgi qui est celui de comment il va remplir son *temps libre*. Nombreux sont ceux qui, de nos jours, cherchent dans leur temps libre des activités qui prennent en compte leurs habiletés manuelles. Il convient donc que l'école enseigne, dans ses cours de travaux manuels, des techniques de base et qu'elle encourage les occupations manuelles. Parmi celles-ci, il y a les techniques classiques avec les textiles, mais aussi le modelage avec l'argile, le bon maniement des ciseaux, du papier, de la colle et de tous les outils nécessaires à la création artistique.

La *deuxième*: L'économie actuelle a toujours encore besoin d'une main d'œuvre habile. Une bonne leçon de travaux manuels peut donc être utile, non pas parce qu'elle nous prépare à une formation professionnelle spécifique, mais parce qu'elle stimule nos habiletés manuelles en général.

La *troisième*: Dans les deux points précédents on observe les travaux manuels par rapport à leur usage postérieur. C'est ainsi qu'on justifiait autrefois les cours d'habiletés manuelles ou « l'école du travail ». Mais la formation de toutes nos capacités physiques, et non pas seulement les habiletés manuelles, peut et doit aller au-delà. Elle doit faire partie d'une éducation complète, ce qui est tout à fait dans l'esprit de Pestalozzi. Il faut que les jeunes jouissent d'une *éducation générale*. Les capacités développées doivent permettre à la personne de se débrouiller dans chaque étape de sa vie. Une bonne formation en travaux pratiques n'est pas seulement utile au développement de nos capacités manuelles, elle encourage également d'autres qualités comme la persévérance, la sensibilité pour les formes, le raisonnement pratique, la précision et l'attention.

Dans le cadre actuel des choses, on comprend que la politique de l'éducation insiste sur les deux premiers points et qu'elle attribue ainsi une grande importance à l'éducation en lien avec son utilité économique. De ce fait, notre devoir de pédagogues consiste à reprendre le flambeau et à plaider pour une formation qui situe les personnes – en tant qu'êtres humains à part entière – au centre des préoccupations et qu'elle ne mette pas seulement l'accent sur les besoins de l'économie. Une de nos exigences concerne le développement de la « main ». Le fait qu'aujourd'hui on néglige en bonne partie cet aspect, nuit au développement de l'être humain.

Dans quelle mesure le développement de la dextérité manuelle – non seulement dans les travaux manuels mais aussi dans la calligraphie, le dessin et la peinture – contribue à notre développement en tant qu'êtres humains à part entière ? Voici mes réflexions à ce sujet :

- Comme tout le monde le sait, le nouveau-né découvre le monde d'abord par sa bouche, et peu après, à travers ses mains. Tous ceux qui utilisent leurs mains – du bébé à la personne âgée – apprennent, à travers chaque mouvement, des choses essentielles pour la vie. Des choses qui ne doivent pas nécessairement s'exprimer par le langage. C'est la main seule qui établit un lien avec le monde, elle s'adapte à lui et s'en approprie de manière autonome. Quand Pestalozzi parle d'« observation » il se réfère à la perception du monde à travers tous nos sens, y compris le toucher et le mouvement. Cette « observation » est particulièrement efficace lorsqu'elle se fait avec les mains. Dans ce sens, la main participe aussi à l'« observation » du monde matériel. Voici un exemple: Quand on modèle pour la première fois avec de l'argile, nous remarquons, qu'au début, nos doigts agissent maladroitement, sans but et sans une véritable sensibilité par rapport à la consistance, la résistance et malléabilité du matériel. Mais peu à peu, les mains et les doigts acquièrent de l'expérience, s'ajustent à la réalité du matériel qu'ils travaillent, s'adaptent imperceptiblement à ses exigences, à ses possibilités et presque automatiquement, l'idée que nous avons prend forme. Nos doigts « pensent » et agissent par eux-mêmes, au fur et à mesure qu'ils deviennent agiles.
- En employant nos mains, nous faisons peut-être la plus grande découverte, c'est-à-dire : nous prenons conscience de ce que pas tout ce que nous imaginons peut être réalisé. La main nous dicte ce qui est faisable et ce qui ne l'est pas. Ainsi, à partir du travail manuel pratique, surgit le *sens commun pratique*, ce qu'on appelle le « tact » ou la sensibilité face à des situations délicates mais qui sont importantes. Dans les entreprises, les cadres supérieurs, qui ont commencé leur carrière en faisant des travaux manuels, ont une meilleure réputation auprès des employés, que les cadres « pure-théorie » qui souvent n'ont pas la moindre idée de ce qui est faisable ou pas.
- Le travail qui se fait avec la tête joue un rôle primordial dans nos écoles. Cependant, il a le désavantage que les élèves ne perçoivent pas grand-chose à travers leurs sens, ils ne « palpent » pas les *résultats de leurs efforts* car ils

ne les voient qu'à travers le résultat des évaluations ou les notes. Il en va autrement dans le secteur des travaux manuels, car là, on perçoit qualitativement et quantitativement le *résultat de l'effort accompli*. Les résultats visibles des efforts motivent l'élève pour en accomplir d'autres, ils constituent un moteur très utile pour encourager les élèves apathiques. La *persévérance* s'obtient particulièrement dans des activités manuelles où le niveau atteint par un élève devient manifeste, montrant ainsi ce qu'il a fait et ce qui lui reste à faire. Quand finalement l'élève obtient un résultat satisfaisant ou simplement bon, la *confiance* en lui et le *respect* de sa personne augmentent.

- La société contemporaine a plusieurs noms, l'un d'eux c'est *société de consommation*. On jette non seulement des choses défectueuses ou inutiles mais presque tout, sans regret, comme de rien. Nombreux sont ceux qui n'ont aucun *lien propre avec les choses matérielles*. Souvent elles ne sont que des décorations momentanées et – en tant que telles – elles perdent rapidement leur attrait et on s'en débarrasse sans peine. Quand on a un lien sentimental avec un objet, on connaît son histoire, on s'en sert ou on le contemple avec plaisir, on en prend soin, on le nettoie et on s'en sépare avec peine. Manifestement, il est difficile d'établir un lien affectif avec les produits élaborés industriellement. On ne s'attache qu'à ce qu'on a réalisé soi-même à dures peines. Ni l'effort mis en œuvre pour choisir un objet, ni le prix élevé que nous ayons payé pour l'obtenir ne sont comparables à l'énergie et au temps qu'on aura investi pour le créer *nous-mêmes*. Si un enfant peut créer des objets concrets à l'école, nous lui permettons d'établir des liens affectifs avec eux. Comme c'est facile et rapide de barbouiller de peinture la statue d'une fontaine ! Mais si les enfants pouvaient – eux-mêmes – à coups de marteau et de ciseau sculpter une figurine simple, ils ne défigureraient jamais leur propre création simplement par ennui. Ils ne défigureraient pas non plus celle de leurs camarades, à moins de le vouloir expressément, pour les provoquer. Le vandalisme institutionnalisé a ses racines dans ce manque de liens affectifs avec les objets, ceci aboutit au mépris des choses que d'autres ont mis tant de temps et d'effort à réaliser.

Ceci nous mène aux principes qu'il conviendrait de suivre si on veut avoir du succès dans le développement des habiletés manuelles. Voyons ce que Pestalozzi entendait à ce sujet. Pour lui, le développement de ces aptitudes était un processus qui comportait quatre étapes. Cependant, il souli-

gnait que le développement des aptitudes physiques était, au départ, lié aux capacités intellectuelles. Cela se voit déjà au niveau de la première étape :

Pestalozzi nomme cette première étape ou niveau l'« attention à ce qui exact », ou plus simplement, le « savoir-faire ». On explique ici à l'enfant ce qui est important, quel est le mouvement adéquat qu'il doit faire et comment utiliser correctement tel ou tel outil. Généralement le maître explique cela, ou plus exactement, il le démontre plusieurs fois, lentement et en dévoilant petit à petit ce qui est décisif. Au début, il y a donc un « acte intellectuel ».

De nos jours, nombreux sont les enseignants qui refusent l'idée que dans le secteur des travaux manuels il n'y ait qu'une seule façon correcte de faire et ils offrent à leurs élèves, déjà dans cette phase préliminaire, une liberté d'action plus ou moins grande. Ce faisant, les élèves finissent, presque toujours, par s'habituer à faire de faux mouvements, à manœuvrer de manière erronée les outils et plus tard, lorsqu'on essaie de leur apprendre des travaux plus complexes, ils ont d'énormes difficultés pour se défaire de mauvaises habitudes.

On le voit bien lorsqu'il s'agit d'écrire et de dessiner. Sans aucun doute, les enfants ont déjà peint et dessiné au jardin d'enfant, mais généralement personne ne s'est soucié de leur apprendre à tenir un crayon sans crisper la main. Et pourtant, c'est bien au niveau du préscolaire qu'il faut faire face à ce problème. Si on ne le fait pas à temps, les mauvaises postures et les mouvements peu adéquats finissent par se consolider et par produire des écritures qu'on ne peut pas appeler « personnelles » mais plutôt « maladroites ». Mais il est vrai qu'il y a aussi des activités dans lesquelles il convient de laisser pleine liberté aux enfants. Je ne partage cependant pas l'idée qu'il faille le faire par norme, et voici pourquoi :

- Chaque habileté – comme l'écriture, le tricot, le tissage, la couture, le fait de jouer un instrument, faire un sport déterminé, manier certains outils – a été développée au fil des années ou des siècles par des experts compétents. Ainsi, chaque technique est le résultat d'un *accomplissement social* et c'est du bon maniement de ces techniques que dépend la réussite. Chaque outil a été conçu en pensant à un usage bien déterminé et la façon de l'utiliser est, de ce fait, relativement limitée. Laisser entre des mains inexpérimentées des outils qui pourraient être dangereux, et demander aux enfants d'être « créatifs », cela n'a rien à voir avec la liberté et la fantaisie. Je ne vois pas pourquoi les prescriptions de sécurité que la loi impose au ciseau de menuisier ne s'étendent tout simplement pas à tous les outils, même à ceux qu'on utilise pour écrire.

S'il s'agit d'activités extrascolaires, on accepte sans peine les idées de Pestalozzi, que ce soit dans une première leçon de golf ou en participant à une classe de ballet pour enfants. Je ne comprends donc pas que certains de mes collègues se rebiffent lorsque je leur demande de ne pas permettre aux enfants de s'habituer à écrire les lettres ou les chiffres à l'envers, et de leur apprendre à manier correctement les crayons.

- Un pédagogue qui aime les enfants prend au sérieux leurs désirs et y répond. Cela ne veut pas dire, cependant, qu'on les accepte toujours. C'est quand on les brave ouvertement qu'on les prend réellement au sérieux. Si on accepte inconditionnellement tous les désirs de l'enfant, nous favorisons chez-lui, une *attitude antisociale* : l'enfant finit par croire qu'il peut tout faire à sa guise. Mais le monde, tel qu'il est, et la société – pas seulement la nôtre mais toutes – ont des obligations bien justifiées que nous devons tous remplir. Si un jeune enfant n'apprend pas cela, c'est au plus tard lors de son apprentissage qu'il devra le faire. A ce stade-là – face aux exigences de sécurité, de qualité et d'efficacité – il faudra qu'il se plie, sans piper mot, aux techniques de travail très spécialisées.

Dans la deuxième étape ou niveau, selon Pestalozzi, il faut que l'enfant imite le maître et qu'il essaie ensuite de faire les choses tout seul. Souvent il lui faut aussi acquérir la force physique dont il a besoin pour réaliser la séquence de mouvements corrects. Pestalozzi nomme cette phase la « force de l'imitation ». Le maître doit observer attentivement ses élèves et leur signaler les erreurs qu'ils commettent en imitant ses mouvements. Par exemple, au début, on ne devrait pas permettre à un enfant de pratiquer tout seul son instrument de musique, on devrait l'accompagner jusqu'à ce qu'on soit sûr qu'il ne va pas refaire les mêmes erreurs.

Dans la troisième étape ou niveau, il s'agit de fluidité, de dextérité et – pour reprendre les mots de Pestalozzi – de « légèreté et de tendresse dans les mouvements ». C'est l'étape de l'exercice patient et persévérant. Avec lui, l'enfant développe de plus en plus l'habileté acquise. Il commence à réaliser correctement les mouvements requis, sans même y penser. Il expérimente des mouvements et rencontre du succès. Surgit alors cette « perception de la main » que j'ai mentionnée au début.

Le quatrième niveau est celui de la *liberté et de l'autonomie*. L'élève apprend à acquies une certaine maîtrise, c'est-à-dire, qu'il est en mesure d'utili-



ser l'habileté acquise pour réaliser ce qu'il veut, soit pour le plaisir ou pour d'autres raisons qui lui semblent importantes. Par exemple, s'il a appris à jouer d'un instrument de musique, il est en mesure de choisir librement ce qu'il va jouer ; s'il a acquis les techniques pour travailler le bois, il peut choisir librement ce qu'il va construire. Et, s'il le juge nécessaire, il peut développer la technique pour qu'elle lui soit utile à son projet. Ce quatrième niveau c'est celui de la véritable créativité.

Sans aucun doute il faut se réjouir, car de nos jours, la place pour la fantaisie et la volonté créatrice dans les travaux des élèves est plus grande que celle qu'il y avait autrefois. Mais les dangers, de perdre tout sens d'obligation ou de contrainte et de que tout finisse par se faire plus ou moins selon le bon vouloir de chacun, existent. Dans ce sens, l'obligation ou contrainte – telle qu'un élève la vit lorsqu'il se sert d'une technique ou d'un outil – offre le pendant nécessaire. La *technique* se transmet socialement, elle est donc contraignante – bien-sûr, dans des limites acceptables ; le *contenu*, lui, est l'expression de la créativité individuelle, de ce fait il est libre. Dans cette synthèse de choses acquises socialement, de directives données et de propres forces créatrices individuelles, l'élève perçoit – par l'exemple – l'une des conditions fondamentales de notre existence humaine.

Dans ce chapitre sur le développement des habiletés manuelles, j'ai insisté – sciemment – sur l'attention spéciale qu'il faut porter aux techniques et sur l'usage adéquat des outils et du matériel. Je reste donc fidèle aux principes de Pestalozzi et m'oppose ainsi, à la dévalorisation du travail manuel en général. De nouveaux facteurs semblent contribuer constamment à cette dévaluation du travail manuel :

- Tous les produits de notre vie moderne élaborés par des machines acquièrent un certain degré de perfection, ils peuvent donc nous sembler impersonnels, froids et dépourvus d'âme. Ceci suscite une réaction, surtout de la part des jeunes. Du coup, ils préfèrent l'imperfection, ce qui est incomplet, usé, élimé. Il n'y a qu'à voir l'habillement actuel ! La publicité se sert aussi de cette imperfection en générant des dessins qui semblent avoir été faits par des gosses et une écriture maladroite pour suggérer la spontanéité, la vivacité d'esprit et la sincérité. Un enseignant doit bien se réjouir de la poésie enfermée dans l'imperfection et éviter de frustrer ses élèves avec des exigences de soin et d'exactitude excessives.

- La mode et la publicité ne sont pas seules à promouvoir l'imperfection, les arts plastiques le font aussi. Je le mentionne sans faire un jugement de valeur sur ce sujet, car ni le refus de la perfection ni le fait de la cultiver ne disent quoique ce soit sur le vrai *contenu* de l'œuvre. Au moins depuis les Impressionnistes, on sait ce que c'est que de s'éloigner de la perfection du détail. Les plus conséquents dans cette pratique furent les « Nouveaux Fauves ». Tout ce qu'on lance ou éclabousse avec passion semble spontané, frais, plein d'émotion. On assiste ainsi, non seulement à la libération de l'artiste, mais aussi à celle de l'observateur qui peut faire de l'œuvre ce qui lui plaît. Certains sculpteurs refusent aussi tout ce qui ressemble à la perfection et s'attaquent fébrilement à l'argile ou sculptent le bois avec une scie électrique. Je répète : ici, je ne prétends pas juger. L'art possède ses propres lois. C'est simplement un fait : la plupart des artistes plastiques ont refusé ou refusent encore la perfection. Ce développement a une influence sur la vie scolaire contemporaine : le soin, l'exactitude, la finesse ont de la peine à s'imposer. Autrefois, on réprimandait l'élève qui tachait d'encre son cahier, aujourd'hui, quand un artiste renverse involontairement un peu de peinture trop liquide sur son œuvre, comme une trace de larmes, c'est ainsi que l'a voulu le destin.
- D'une certaine manière, Pestalozzi n'a pas pris, lui-non plus, l'enfant au sérieux. Il le considérait surtout comme un être qu'il fallait éduquer afin qu'il devienne un homme à part entière et qu'il puisse ainsi accomplir ses devoirs d'adulte. Dans ce projet-là, la place du jeu, de la fantaisie infantile, de la spontanéité n'avaient pas beaucoup de place. Considérer l'enfant comme tel, reconnaître la valeur en soi de l'enfance et de tout ce qui touche à l'enfant ne sont que des conquêtes du vingtième siècle. Mais on peut aussi exagérer dans ce sens, si on n'impose aucune limite à l'égoïsme de l'enfant et qu'on pratique un « laissez-faire » permettant tout et n'importe quoi, et qu'on croît aveuglement aux capacités propres à l'enfant à se développer tout seul. Dans cette lancée, l'idée que les enfants devraient accepter et acquiescer certaines normes sociales n'est évidemment pas très appréciée.

Mais détrompez-vous ! Je suis un grand amateur d'art contemporain et j'aime la poésie qu'il y a dans l'imperfection et dans les propos spontanés des enfants qui n'ont pas encore été à l'école. Mais tout a sa place. Si je leur donne de l'argile à l'école, il faut que les enfants puissent faire tout naturellement

leurs propres expériences. Si je leur donne de la peinture à doigts, je dois leur laisser la liberté de s'exprimer comme les « Jeunes Fauves ». Mais si je leur remets des ciseaux dans les mains, c'est différent, je dois leur apprendre à s'en servir pour qu'ils ne percent pas l'œil d'un camarade et qu'ils apprennent à couper correctement. S'il s'agit de faire un récipient en argile je ne peux pas compter, uniquement, sur leur spontanéité. Aux moins habiles je dois leur expliquer – du moins s'ils ne l'ont pas perçu eux-mêmes – qu'il ne faut pas faire trop de pression en maniant l'argile parce que je ne veux pas qu'ils pleurent en sortant les pièces du four si l'air s'infiltré dans l'argile. Je ne veux pas qu'un enfant se frustre si sa belle poterie s'effondre lorsqu'il arrive au bout, parce qu'il aurait oublié de renforcer les parois qui unissent le fond et les côtés. Ou pour le dire très simplement : la partialité est une erreur, comme dans tout, je cherche à faire une synthèse entre la tradition et l'innovation, la liberté et l'obligation.

Dans le titre de ce chapitre, je me demandais s'il fallait procéder avec « doigté » ou employer les « gros moyens » ? Cette question reflète mon idée qu'une personne ayant éduqué ses mains avec finesse, développe du « doigté », de la sensibilité et opte pour la douceur et non pas pour la violence. Bien-sûr, le résultat éducatif auquel j'aspire, et qui consiste à humaniser les personnes, ne se réalise pas seulement en « éduquant la main », mais requiert une formation et une éducation complète. Celle-ci inclut également la manière de résoudre correctement, d'un point de vue psychologique, les conflits. Je consacre les chapitres 20 et 21 à cette question.